

Emmanuelle Pagano

L'Absence d'oiseaux d'eau

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Note

Ce roman était à l'origine un échange de lettres avec un autre écrivain. Nous nous l'étions représenté comme une œuvre de fiction que nous construisions chaque jour, à deux, et dans laquelle nous inventions que nous nous aimions. Nous ne savions pas jusqu'où le pouvoir du roman nous amènerait. Nous ne connaissions pas la fin de l'histoire.

Il est sorti de ma vie brutalement, abandonnant ce texte en cours d'écriture.

En partant, il a repris ses lettres.

Il y a donc des vides, des ellipses dans ce roman, dans lesquels il faut imaginer ces lettres, qu'il publiera peut-être un jour, une autre fois, ailleurs, séparément.

I

Je me suis levée juste avant la fin de la nuit, dans le sommeil de mes enfants et de mon mari. Je t'écris cette lettre alors qu'un peu de jour déteint au tournant du chemin. Je t'écris cette première lettre comme en cachette, dans la maison encore endormie où il y a pourtant du bruit, parce que j'ai mis une machine en route.

Je pense à toi. Je voudrais te donner la force de m'écrire, mais tu dois la trouver tout seul. Sinon, c'est comme si je ne valais pas la peine.

Je voudrais être débarrassée du rythme familial. Je pourrais écouter mes phrases.

Être seule pour écrire c'est être remplie des personnages du livre en cours. Des lieux, des

couleurs, des odeurs du livre. Ces personnages sont plus denses que les personnes. Leurs émotions sont resserrées dans les pages. Je vais me pencher vers elles plusieurs heures, tous les jours. Elles vont me submerger. Et les mots feront plus de bruit que mes enfants.

Toi, je sais que tu existes, tu marches, tu écris, tu vis, très loin de chez moi, tu es moins palpable que les personnages de nos livres. Mais tu es aussi cet homme à qui je m'adresse ici, et ici c'est presque comme un livre, c'est peut-être un livre. Tu es suffisamment loin pour devenir aussi un personnage. Je pourrais te toucher, avec des mots, tellement tu es loin. Si près de moi.

Dans le temps c'est pareil, c'est ce loin des semaines, des mois, si proche. Tu es si loin et près dans le temps et l'espace que tu me manques par avance, avant de te revoir. Je suis déjà après la prochaine fois. Tu me manques. Tu me manques comme si on s'était vus, et séparés à nouveau.

Le temps passe plus vite pour les personnages que nous devenons. L'espace se contracte.

Toi, je ne sais pas si tu es toi, que je connais, mais si peu, ou l'un de ces personnages qui m'accompagnent. Je ne sais pas si tu vas rester celui que je connais, si peu, ou si tu vas déborder de ton identité, déborder de ton corps, déborder de

toi, devenir celui à qui j'écris, et celui que j'écris.
Je veux bien, moi, être un de tes personnages, si
tu m'écris.

Je t'embrasse. Tu me manques.

Non, ne crois pas ça, à mes personnages, il n'arrive rien. Seulement ce que les lecteurs décident, ce qu'ils imaginent.

Je ne suis pas ta seule issue. Tu as cherché une porte, et je me suis dit je peux être un passage, je sais le faire, je l'ai déjà fait. Je ne suis pas une issue, je suis un passage, je suis ta lectrice quotidienne. Je réponds à tes lettres, et toi aux miennes. Tu deviens aussi ce même passage. Le même et un autre.

Je ne sais pas pourquoi tu es si seul. Mais parfois, je me sens plus seule que toi. Mes enfants sont ma solitude. Ils sont aussi très jaloux de l'autre, la solitude d'écrire. Ils ne me laissent pas

la préférer à leurs jeux, leurs paroles, leurs promenades. Ils ne me laissent pas écrire. Ils ne me laissent pas seule.

Mon petit garçon est intenable depuis que j'ai commencé ce livre, depuis que je t'écris. On dirait qu'il me sait ailleurs, sans savoir où. Il ne le supporte pas. Il me suit partout. Il s'agite, il crie. Il suffirait peut-être que je lui parle pour qu'il s'apaise, mais je ne sais pas comment lui dire. Je ne veux pas renoncer à ce roman. Je ne veux pas non plus tout lui confier, il n'a pas cinq ans, il est trop jeune. Il croit à la vie de famille, il me pense encore amoureuse de son père. Il ne connaît pas le pouvoir des livres, il s'y plonge sans crainte. Il réclame des histoires le soir comme pour mieux s'endormir. Écrire disperse mon sommeil mais lire des histoires à mon fils l'aide à me quitter pour la nuit.

Je n'abandonnerai pas ces lettres, parce qu'elles sont la seule chose vraiment possible entre nous. Je veux qu'il y ait quelque chose entre nous.

Déjà il va mieux. Depuis que je sais que tu es d'accord pour répondre. Déjà il respire doucement et s'éloigne de moi.

Ma fille a décidé de rester avec moi pendant les prochaines vacances, de ne pas me laisser seule avec mon livre, avec toi.

Mes enfants sondent mon corps, mon diaphragme, avec une acuité sidérante, et suivent la petite boule de désir et de peur sur tout le trajet de ma colonne vertébrale. Ils ne quittent pas des yeux les microgestes de ma main.

Je t'embrasse.

Peut-être, oui. Je ne veux pas savoir si ces lettres sont fictives ou réelles, mens-moi si tu veux, si tu peux. Moi je peux. Au point dont tu parles : au point du langage du droit. J'écris quelque chose et ça arrive, ça devient. J'écris notre histoire, elle grandit. Mais elle ne deviendra pas comme je l'écris, comme je la veux, parce que tu l'écris aussi.

Je t'embrasse.

J'essaie de déchiffrer tes pensées, jour et nuit, d'apprendre ta langue et les images de tes rêves. J'aimerais ta langue et tes rires. J'aime dire ton prénom. Pas le dire. L'entendre en l'écrivant. Quand je l'écris, je l'entends. J'aime beaucoup l'entendre, l'entendre par écrit.

Je voudrais qu'il colle à mon corps comme une de ces chansons s'accroche au paysage traversé avec elle. À chaque retour la chanson revient en nous. Je voudrais porter ton prénom comme nos souvenirs de lieux ont des chansons qui les accompagnent.

Je vais faire de toi mon premier personnage d'homme. C'est facile, parce que tu ne connais pas mon corps, parce que je ne connais pas le tien. J'attends ta paume maintenant. J'attends que tu me

prennes la main. Maintenant c'est ce temps actuel
de l'attente et le participe présent de maintenir.
J'attends ta main tenant dans la mienne.

Je t'embrasse.

Il faut que je m'habitue à ça : j'écris à deux. Et je me demande comment on fait.

On ne fait pas qu'écrire des lettres, ni même s'écrire des lettres, on écrit ces lettres ensemble. C'est avec toi que j'écris ce roman : avec toi, pas seulement comme destinataire, avec toi près de moi. Nos quatre mains sur le clavier. Tu es plus grand que moi, alors, j'imagine, je me mets sur tes genoux. Parfois, nos mains sont synchrones et se complètent sans se bousculer, mais parfois c'est forcé, elles se croisent. Il faut que tu sois suffisamment fort pour ça, me porter sur tes genoux, et me supporter. Parce que mon écriture peut être violente. L'un s'arrête pour lire l'autre. On se corrige des fautes. S'il fait trop chaud à mon bureau, c'est le cas aujourd'hui, j'attache mes cheveux avec de

grosses pinces. S'ils n'étaient pas attachés, d'ailleurs, ils pourraient se coincer entre nous. Après, ça fait mal et il faut les démêler. Mon cou est dégagé comme le ciel d'aujourd'hui. Je respire. Toi aussi. Mon cou est à l'air mais tu n'en profites pas pour l'embrasser, parce que sans doute il me suffit de sentir ce souffle de ton écriture dans ma nuque. Enfin n'être plus seule avec son livre.

Lorsque écrire m'épuise je peux me caler contre toi et poser ma tête sur ton épaule. Alors, tu t'arrêtes aussi et tu me serres fort dans tes bras.

Je t'embrasse.

Pourquoi? Je suis mariée et tu le sais. Je vis avec lui, je mange avec lui, je parle avec lui, je dors avec lui. Juste, on ne fait plus l'amour. Quand ma fille l'a su, elle m'a immédiatement pris les mains pour vérifier si j'avais encore mon alliance. Oui, j'ai encore mon alliance, parce que nous avons notre vie ensemble, avec des projets, des secrets, des envies.

On partage beaucoup de choses, lui et moi, notre espace, notre paysage, les mots, l'éducation des enfants. Il me comprend, il comprend tout ce que je dis. Il me peigne tous les soirs, longuement. On dort ensemble, et ça m'angoisse quand il ne se couche pas près de moi.

Pourquoi je ne pourrais pas t'en parler?

Je te l'ai dit, ce roman pour moi compte plus que tout, plus que nous s'il le faut. Je t'embrasse sur

des centaines de pages. Je reste sur tes genoux jusqu'à ce que tes hanches luxées ne le supportent plus. Je dors avec mon mari, mais c'est toi que je désire.

Quoi qu'il se passe entre nous, et quoi qu'il se passe entre nous et les autres, tu sais parfaitement que c'est ton prénom que j'entends.

Il ne faudrait pas pourtant que l'écrivain remplace la femme que je suis, pas ici. Parfois je me demande comment arriver à maintenir cet espace, ce jeu, entre ces lettres et nous. Il y a du jeu, cela ne s'ajuste pas parfaitement. Je ne sais pas comment relier ces lettres à nos personnes. Comment nos personnes peuvent s'entendre avec nos personnages? Quand on se verra, bientôt, s'il se passe quelque chose entre nous, et que cela se passe mal, je me dis ce ne sera pas grave, parce que nos lettres, nos lettres d'après, pourront toujours arranger nos gestes. Mais l'inverse? Si jamais cela se passe bien, trop bien, nos personnes et nos corps pourraient mettre en péril cet échange de lettres. Et nous n'aurons plus que des banalités à nous écrire.

Je ne veux pas écrire avec une fleur dans les cheveux, je voudrais écrire comme on mord dans la viande, avec des dents et de la faim, avec du sang et du désir.

Je t'embrasse.

Pour ça il faudrait que tu me fasses un peu plus confiance. Tu vois, je croyais qu'on écrivait à deux, mais tu me dis non, toi seule écris à deux. Oui, peut-être, mais je te laisse regarder par-dessus mon épaule, parce que j'ai confiance en toi. J'ai confiance en toi parce que j'ai aussi confiance en moi, en mon écriture. Toi, tu ne te fais pas assez confiance. Parfois, j'ai des doutes sur ton écoute : est-ce que tu entends ce que je te dis, est-ce que tu m'écoutes quand je te parle de mon admiration pour ton travail?

Le papier cousu de lettres est plus résistant que la peau, que la chair, que les muscles, ce qu'on construit ensemble est fait de mots, le texte, le tissu en est inaltérable puisque les phrases publiées seront indélébiles.

Je t'embrasse, mes lèvres sont gercées, mais je
ne déchire pas, je n'abîme pas les tiennes.